

POÈMES DE LA MORT, DE TUROLD À VILLON
Choisis, présentés et traduits par Jean-Marcel Paquette
Paris, Union Générale d'Édition, coll. « 10|18 », 1979, 288 p.

Jean Marcel
FRACTIONS 7
Saint-Patrice-de-Beaurivage, Éditions de Courberon, 2018, 108 p.

Patrick Bergeron
Université du Nouveau-Brunswick

Pour saluer la mémoire de Jean-Marcel Paquette (1941-2019)

Certains ne le connaissent que sous son nom de plume, « Jean Marcel », adopté dès la publication de sa première monographie, une étude consacrée à Rina Lasnier (Fides, 1965), et constamment repris par la suite, comme lorsqu'il signa son célèbre essai *Le Joual de Troie* (prix France-Québec 1973)¹. Pour d'autres, il aura été Jean-Marcel Paquette, le médiéviste érudit et passionné qui mena une fructueuse carrière de professeur à l'Université Laval entre 1968 et 2000. Installé en Thaïlande depuis plusieurs années, c'est à l'hôpital Ramathibodi de Bangkok qu'il s'est éteint le 30 juin dernier. Cette disparition est l'occasion de signaler quelques aspects de son héritage, notamment en ce qui concerne la pensée de la mort.

Formé au Centre d'études supérieures de civilisation médiévale de Poitiers et commentateur-traducteur de nombreux textes anciens², c'est d'abord à titre de grand spécialiste de littérature du Moyen Âge que Jean-Marcel Paquette aura marqué deux ou trois générations d'étudiants. Publiée il y a maintenant quarante ans, l'anthologie *Poèmes de la mort*, préparée par ses soins, demeure l'une des meilleures introductions à la poétique médiévale de la mort. La période qui s'étend du XI^e au XV^e siècle foisonne en effet d'images thanatiques : danses macabres, gisants décharnés, descentes de croix, parmi bien d'autres encore.

Le volume s'ouvre sur quelques « Notes pour une poétique de la mort », dans lesquelles Paquette explique pourquoi la représentation littéraire de la mort a devancé ses figurations picturales et musicales. Selon lui, un « sentiment » de la mort est apparu dans les œuvres littéraires (chansons de geste, romans courtois, poèmes lyriques) avant les arts visuels ou l'art musical parce que la mort était, à la base, un objet de langage et qu'elle procédait d'une continuité du discours verbal fait de sermons et de culture biblique. De *La Chanson de Roland* attribuée à un certain Turold (XI^e siècle) au *Chevalier de la charrette* de Chrétien de Troyes (fin du XII^e siècle), les auteurs

¹ Grand connaisseur de la littérature québécoise, et notamment de l'œuvre de Jacques Ferron (avec lequel il a entretenu une importante correspondance), Jean-Marcel Paquette possédait plusieurs cordes à son arc.

² Il a adapté ou modernisé, entre autres, le *Chant de Gilgamesh*, *La Chanson de Roland*, *Tristan et Iseut* et *La Farce de maître Pathelin*.

médiévaux ont introduit un lyrisme plaintif ou « funèbre » dans le tissu de leurs narrations. Puis, à compter d'Hélinant de Froidmont (v. 1160-1229), le lyrisme s'est autonomisé par rapport à son axe narratif et l'allégorie « Mort » (sans article) s'est formée, provoquant l'émergence d'une rhétorique macabre et d'une imagerie horrifiante. Au XIII^e siècle, avec l'instauration du dialogue entre morts et vifs, la forme poétique a connu une phase de théâtralisation à l'intérieur de laquelle l'universalité de la mort se manifestait dans ses dimensions les plus spectaculaires. Enfin, couronnant la tradition du discours médiéval sur la mort, l'œuvre de François Villon, au XV^e siècle, est venue y ajouter « la maîtrise et la puissance du génie ».

L'anthologie réunit les écrits de quinze auteurs. J'en ai déjà mentionné quelques-uns. Il y a d'abord Turolde, auteur supposé de *La Chanson de Roland*, dont Paquette reproduit l'émouvante séquence de la mort de Roland (victime d'une embuscade à Roncevaux) et de la belle Aude (sa fiancée, dévastée de chagrin). On trouve aussi Chrétien de Troyes, l'inventeur du roman courtois, à l'origine écrit en vers (Paquette a choisi des extraits d'*Erec et Enide*, du *Chevalier de la charrette* et d'*Yvain ou le chevalier au lion*). De même, Hélinant de Froidmont, trouvère qui devait sa renommée à ses *Vers de la Mort* composés autour de 1195, et François Villon, auteur du *Testament*, « véritable "somme" de la rhétorique de la mort à la fin du Moyen Âge ». À ces noms s'ajoutent notamment ceux, plus obscurs pour les non-initiés, d'Adam de la Halle, Baudouin de Condé, Jean Le Fèvre, Chandos le Hérault, Eustache Deschamps et Jean Gerson, qui interpellent la Mort, tremblants ou résignés devant elle. Pour retracer le lyrisme de « l'*homo medievalis* » face à la Grande Faucheuse, la sélection opérée par Paquette paraît excellente. Les poèmes de la première partie (XI^e-XIII^e siècles) sont accompagnés de traductions en français moderne ; ceux de la seconde partie (XIV^e-XV^e siècles) sont seulement donnés dans leur version originale (en moyen français), relativement accessible au lecteur d'aujourd'hui (on aurait tout de même préféré une transposition en graphie moderne, ne serait-ce que pour assurer l'uniformité entre les deux parties). Ce sont surtout des voix d'hommes qui se font ici entendre. Or, pour pallier l'absence de la femme dans cette tradition poétique du Moyen Âge, Paquette a deux initiatives heureuses. D'une part, il retient quatre ballades de Christine de Pisan – une figure importante de l'histoire littéraire française, puisqu'il s'agit de « la première écrivaine professionnelle en France³ ». D'autre part, il clôt le volume par des extraits de « La danse macabre des femmes » de Martial d'Auvergne, où une reine, la femme d'un chevalier, une bourgeoise, une marchande, une épouse, une chambrière et une bergère prennent tour à tour la parole.

N'ayant rien perdu de l'intérêt qu'elle présentait à sa parution en 1979, l'anthologie *Poèmes de la mort* est par contre difficile à dénicher sur le réseau des librairies d'occasion. Il serait grand temps qu'un éditeur songe à la remettre en circulation. Pour ma part, je la verrais bien enrichir le catalogue de la collection « Poésie » de Gallimard.

* * *

³ Christiane P. Makward et Madeleine Cottenet-Hage, *Dictionnaire littéraire des femmes de langue française*, Paris, Karthala, 1996, p. 470-471.

Sous son volet pseudonymique, l'œuvre de « Jean Marcel » englobe des romans (comme *Hypatie ou la fin des dieux*, qui reçut le prix du roman de l'Académie des lettres en 1989), des nouvelles (dont la soixantaine d'« histoires galantes et coquines » réunies dans le recueil *Des nouvelles de Nouvelle-France* en 1994) et des essais, tels que l'ensemble formé par sept carnets appelés « *Fractions* ». Le premier date de 1996 ; le dernier, de 2018. *Fractions 2*, en 1999, avait remporté le prix Victor-Barbeau.

L'heptalogie des *Fractions* révèle en Jean Marcel un prosateur aussi à l'aise dans la notation brève et l'aphorisme que le furent Elias Canetti et Emil Cioran, ce qui n'est pas peu dire. Réflexions érudites sur ses lectures, anecdotes personnelles (par exemple sur sa surdité ou sur sa gourmandise), observations sur les époques anciennes ou le monde contemporain, pensées de nature spirituelle ou philosophique, propos de mélomane (ou de « musicolâtre » pour reprendre son néologisme) : on rencontre de tout dans ces carnets d'un professeur devenu moine bouddhiste, y compris des vitupérations contre Donald Trump. L'éloignement géographique ne l'a nullement empêché de se tenir au courant de ce qui se vivait au Québec, même si c'est un sentiment de honte qu'il ressent lorsque Claude Jutra est frappé de disgrâce⁴.

La mort, on ne s'en étonnera guère, constitue un sujet en or pour cette prose fractionnée. De la solitude de tout-un-chacun devant sa mort jusqu'à « la peur d'avoir peur de la mort » ; de l'hommage à un ami défunt, l'écrivain Albert Brie, disparu en 2015, qui fait écho à d'autres disparitions (comme celle de Jean-Éthier Blais, signalée dans les *Fractions 3*), jusqu'aux menues considérations existentielles, par exemple cette proposition encadrée de points de suspension : « ...goûter seulement au délicieux privilège d'exister... », Jean Marcel entraîne son lecteur ébloui dans l'orbite de son immense culture et de sa tout aussi grande sensibilité, faisant souvent preuve d'un humour irrésistible.

On se souviendra qu'il notait, dans une très belle « Lettre d'amour à ma mort » (*Fractions 5*, 2012) : « Entre ces deux bouts d'infinité, ma vie, brève étincelle, mais lumineuse... Merci, ma vie, tu as été bien bonne pour moi. Maintenant, c'est toi, ma mort, qui m'occupes – sans me préoccuper. Je ne parviens pas à t'imaginer, car il suffit de te prévoir pour que tu arrives autrement. » Six ans plus tard, l'auteur des *Fractions 7* semblait fin prêt à tirer sa révérence : « Il est temps d'aller chez les Ombres quérir quelque peu de leur fraîcheur. » Le 30 juin dernier, les Ombres l'ont très certainement accueilli avec un sourire bienveillant.

⁴ Une polémique éclata en 2016 après les allégations de pédophilie révélées par la biographie d'Yves Lever (*Claude Jutra*, Boréal) et par le témoignage d'une présumée victime du cinéaste.